Face à la lèpre

Textes tirés du recueil de nouvelles intitulé *Rachq al-sikkîn* (Mukhtarât Fusûl), traduits de l'arabe par Edwige Lambert, avec la collaboration d'Iman Farag

Muhammad al-Makhzangi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/922>

DOI : 10.4000/ema.922

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 1991

Pagination : 181-185

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Muhammad al-Makhzangi, « Face à la lèpre », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 5 | 1991, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/922> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.922>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Face à la lèpre

Textes tirés du recueil de nouvelles intitulé *Rachq al-sikkîn* (Mukhtarât Fusûl), traduits de l'arabe par Edwige Lambert, avec la collaboration d'Iman Farag

Muhammad al-Makhzangi

- 1 J'ai poussé la porte et suis entré. C'est alors je les ai vues. Elles se tenaient humblement côte à côte sur le banc long accolé au mur. Quand elles se sont aperçues que je les regardais, elles ont commencé à se pelotonner comme pour disparaître dans leurs gallabeyas sombres, dissimuler une chose qu'elles ne voulaient pas laisser voir.
- 2 Elles cachaient surtout leurs visages et leurs mains.
- 3 Je n'avais pas revêtu la blouse blanche mais l'infirmière, qui me connaissait, m'a cédé la place. Au titre de « docteur » dont elle me gratifiait, je les ai vues se lever, s'agglutiner autour de moi en un cercle houleux. Elles ont exhibé leurs visages et leurs mains, se sont approchées pour me les montrer. Elles ont réclamé leur dose hebdomadaire de remèdes.
- 4 Leurs paumes étaient des agrégats de chair déformée retenant des souches de phalanges dont les extrémités s'en allaient en lambeaux, petites tortues agitant leurs pattes avec une lenteur frémissante. Agrégats informes aussi que leurs visages, dont certains traits s'étaient corrodés ou marbrés de cicatrices profondes, plaies vives attaquant la surface atone de la peau.
- 5 Surpris, je me suis adressé à mi-voix à l'infirmière. Le service de cardiologie dans lequel j'exerçais, m'expliqua-t-elle, avait été transféré ailleurs pour, ce jour-là, laisser place à la consultation des lépreuses. Comme je m'apprêtais à partir, je les ai vues resserrer leur étau autour de moi tandis que leurs visages se crispaient de fureur : pourquoi m'en allais-je ? J'ai essayé de le leur dire. Elles ne m'ont pas cru : j'étais venu « pour le spectacle », l'infirmière était « de mèche », d'ailleurs je lui « parlais tout bas ».
- 6 Elles se sont mises à vociférer, ont entrepris de me couper la retraite. Elles ont exhibé leurs membres lépreux, cherchant à en toucher les parties de mon corps qui étaient à découvert. Je me suis recroquevillé dans mes vêtements. J'ai commencé à louvoyer, jouant des hanches et des jambes pour esquiver les plaies, les suintements. L'une d'elles

a lancé un cri puis écarté les autres afin de me faire face. Derrière elle ont éclaté des imprécations pareilles à des bêlements, ses compagnes la guidant pour qu'elle me barrât le passage : par devant ! à gauche ! à droite ! sur le côté ! Elle me poursuivait, je m'esquivais à droite, à gauche, sur le côté. Puis elles ont poussé leur compagne en direction de l'infirmière. Je me suis retrouvé aux prises avec un corps qui cherchait à s'échapper en ma compagnie. Je sentais la sueur m'inonder tandis que je me débattais.

- 7 À nous voir évoluer ainsi ensemble, l'on dirait que nous dansons, comme paraît danser aussi la lépreuse qui essaie de nous couper la route. Peut-être lui semble-t-il danser. Oui, sans doute lui semble-t-il danser puisque la voici qui se contorsionne dans son coin sans plus nous approcher ni s'en prendre à nous. Ses compagnes ont cessé brusquement de la provoquer. Elles rythment à présent ses mouvements en frappant des mains. Leurs traits disgraciés se sont mués en une expression de contentement blême qui s'épanouit et se précise tandis que s'exaspère le claquement rythmique et l'affolement de la danse.

Sous la pluie

- 8 Quand il pleut dans cette ville côtière, l'univers se réduit à peu d'éléments. La lumière plombée. L'horizon voilé. La mer brumeuse. Le muret bas, en pierre blanche, de la corniche. Au-dessus des passants pressés, la toiture ondulante de leurs parapluies. Le fleuve des voitures qui s'écoule dans la rue. Les fenêtres closes des immeubles de la corniche. Et la pluie qui gaine tout de sa laque et de son clapotement.
- 9 L'homme était petit, fagoté dans un vieux costume, ses pantalons et manches trop courts ; il était sur le trottoir, sous la pluie, sans parapluie.
- 10 L'homme tenta de tondre sa carcasse étriquée dans la masse humaine qui se hâtait sous les parapluies : « pardon » souriait sa ligure tout en attente et hochements de tête, « permettez » interrogeaient ses yeux fraternels dont les pupilles thésaurisaient toutes les nuances de la mer qui bordait la ville, et la couleur du sable.
- 11 La foule, sous les parapluies, l'éjectait continuellement, excédée de ses regards doux, du costume délavé qui l'attifait. Il se retrouvait seul sous le déluge.
- 12 Il demeura cloué sur place, dégoulinant de toutes parts. Il se mit à considérer d'un air de reproche, yeux clignotants, les visages des passants sous leurs parapluies. Il se mit à marmonner comme s'il se fût parlé tout seul.
- 13 Soudain la vague de parapluies se fendit devant lui. Il fila en courant vers le muret de la corniche, l'étreignant à grand peine et l'escalada.
- 14 En quelques instants, un élément nouveau s'est ajouté à ceux qui composent l'univers de cette ville quand il pleut : un petit homme dressé sur un mur, toisant la pluie avec dédain tandis qu'il grelotte de froid, de fièvre et de folie et qui répète : l'hiver on s'en fout, l'hiver on s'en fout.
- 15 Les mains se tendent en hâte sous le toit ondulante des parapluies. Dans la poche de l'homme et à ses pieds glissent des pièces, des pièces, des pièces.
- Extérieur jour
- 16 Maintenant tu peux préparer la caméra... Pour filmer cette scène sans qu'on arrête la voiture tu devras, dès qu'on te le dira, te tourner, effectuer de brefs mouvements vers l'arrière, assise derrière la vitre.

- 17 Il vaudrait peut-être mieux qu'on baisse la vitre, l'image serait plus nette. À ce moment-là j'aurai mis en marche le magnétophone pour que les sons soient synchronisés avec la scène.
- 18 Regarde, ce sont eux qui apparaissent là-bas le long de la route – leur rassemblement, en vêtements dont la plupart sont d'étoffe grège, forme sur l'asphalte noire un nuage bas d'un blanc trouble. Et ce bâtiment – le bâtiment blanchâtre, blanc-jaune, qui apparaît entre les branches sombres des arbres, au-dessus des cimes vertes et poussiéreuses là-bas, c'est justement celui où ils se terrent.
- 19 Sur le panneau du portail dont il ne reste qu'une trace, battants arrachés depuis longtemps, j'ai lu le mot « maison » – et il me semble – je crois – avoir lu un mot comme « correction », ou « cure », ou « redressement »... Quelque chose comme ça. C'est que le panneau, à force d'être resté en plein air pendant des années, s'est délavé.
- 20 Quand nous les approcherons, tu les verras se mettre en branle, masse houleuse obstruant la rue. À ce moment-là, il nous faudra ralentir. C'est alors – tandis que la voiture fendra leur groupe – que tu mettras en marche la caméra pendant que le magnétophone tournera. Tu passeras en revue des visages ravagés, décharnés, laqués de sueur, des bouches béantes, des regards furibonds. Tu approcheras des faciès agressifs, parmi eux certains seront nus ou quasi nus dans les guenilles d'étoffe grège ou les résidus des nippes qu'ils portaient quand on les amenés, chaussés ou non selon qu'ils sont arrivés récemment ou depuis longtemps dans les lieux. Tout cela bien sûr s'accompagnera de ce qu'ils profèrent, dont nous ne percevrons qu'un bruit confus ; quand nous procéderons plus tard au filtrage des voix, nous y distinguerons quelques mots, des injures, des paroles de rage, des poèmes de colère, des chants ardents, des hymnes tumultueux, des grognements féroces.
- 21 Les voilà. Les voilà. Nous entrons dans leur houle.
- 22 Non, non. Ne crains rien. Reste près de la vitre. Ou bien ouvre-la. Ils n'attaqueront pas. Mets la caméra en marche – si tu as peur tu vas manquer la suite... Oui, oui, je l'ai allumé, ne crains rien. Oui, j'ai allumé le magnétophone. Ils entourent la voiture, oui, mais ils n'attaqueront pas. Bien, filme de ce côté. Prends ici aussi. Ici, en face de la vitre, devant moi. Reviens sur le côté. Bien, c'est bien. Continue. Suis-les avec la caméra à travers la vitre arrière, tandis que nous nous éloignons.
- 23 Te voilà à bout de souffle. On dirait que tu viens d'échapper à la noyade. Tu ne voulais pas croire qu'ils ne sont pas dangereux. Mais ils n'attaquent jamais malgré leurs bousculades, leurs rassemblements tumultueux, leur colère manifeste. Naguère ils attaquaient. Ils interceptaient les voitures qui passaient par cette route, lis utilisaient des pierres, des barres de fer, des gourdins, des branches d'arbre ; les plus malingres jetaient de l'eau ou de la poussière. Mais c'était autrefois. Et pour les mêmes raisons qui les poussent à faire ce qu'ils font maintenant : la nourriture qui tarde à arriver, les coupures d'eau... Sans compter le désir de régler des comptes anciens restés en l'état, puisqu'ils ont été conduits de force dans cet endroit.
- 24 Oui... Oui ils attaquaient autrefois. Jusqu'à l'arrivée de cet homme. Cet homme qui criait après les voitures quand elles passaient. Il ne faisait que crier, au beau milieu de leurs bousculades, et les encourageait à faire de même, il avait des yeux vifs, pas un regard absent comme eux. Et puis, il les harcelait, les pressait de faire comme lui ; et quand ils ouvraient grand la bouche et se mettaient à hurler, leurs mains soudain s'immobilisaient.

- 25 Regarde. Regarde maintenant. À présent que nous nous sommes éloignés d'eux, il y a une autre voiture qui s'échine à traverser leur masse, agglutinée autour d'elle. La voici qui fend le groupe. Et eux, ils crient.
-

INDEX

Mots-clés : littérature